

PREMIERE PARTIE.

LE TRÉSOR DES BOUCTOUCHE S.

I.
LA MALADIE.

Le comte de Bouctouche, habitait une maison des plus aristocratiques, sur la rue St. Denis, près de la rue Ontario.

Les résidents du quartier St. Louis, étaient depuis longtemps vivement intrigués sur son compte.



Il vivait dans la plus grande opulence. Il gardait des chevaux de race et son équipage était réellement princier.

Le comte n'allait jamais en société et vivait dans le plus grand isolement.

Les volets de chaque fenêtre du rez-de-chaussé étaient continuellement fermés et à part les fournisseurs ordinaires de sa maison, il était rare de voir quelqu'un frapper à la porte.



LE COMTE DE BOUCTOUCHE.

Le comte de Bouctouche vivait depuis cinq ans à Montréal, avec la comtesse et son fils le vicomte âgé d'environ quatre ans.

Le personnel de la maison était composé d'un intendant, d'un valet de pied, d'un groom, d'un palefrenier et de trois servantes.

Presque tous les après-midis le comte et la comtesse se promenaient en roekaway sur les rues Notre Dame et St. Jacques.

Le comte de Bouctouche était âgé d'une trentaine d'années.

Son front était large et dénotait une intelligence supérieure.

Il avait des yeux gris toujours mobiles et sa bouche aux coins légèrement retroussés était surmontée d'une épaisse moustache, avec des pointes en aiguille. C'était une figure aristocratique empreinte d'une mâle fierté.

La comtesse était une jeune femme de vingt-quatre ans, une blonde aux regards langoureux et au front rêveur. Ses yeux se voilaient souvent sous l'oppression de pensées mélancoliques.

Ses traits étaient réguliers et délicats et l'ensemble de sa physionomie était des plus sympathiques.

Elle était évidemment en prise au spleen et elle cherchait dans ses promenades une diversion aux sombres pensées qui assiégaient son esprit.

Depuis quelques jours le comte et la comtesse ne faisaient plus leurs promenades habituelles.

Si le comte sortait on le voyait se diriger d'un pas pressé vers la résidence du Docteur O. S. Coxie, sur la rue Craig.

Entrons, maintenant, dans la maison du comte de Bouctouche et voyons un peu ce qui s'y passe.

Le comte est en robe de chambre dans sa bibliothèque. Il se promène d'un pas saccadé de long en large dans son appartement. Sa main droite agite d'une manière nerveuse les glands d'or au bout de la ceinture de sa robe de chambre.

Tout à coup le timbre de la porte retentit. Il respira avec plus de calme et il dit :

— Enfin !

Quelques instants après le Docteur Coxie qui avait accroché son chapeau à une patère dans le passage, entra dans la bibliothèque.

— Oh ! docteur, dit le comte, je vous attendais avec impatience. Le vicomte vient d'avoir un accès terrible. Montez de suite avec moi.

Le comte et le médecin entraient dans un appartement où la mère éplorée voillait au chevet de son fils.

Le médecin prit le pouls du petit malade et hocha la tête.

— Eh bien docteur ? demanda la comtesse. Tout est donc fini !

— J'ai peu d'espoir à vous donner. Avec des soins, l'enfant pourra trainer encore quelques semaines.

La diphthérie est très mauvais cette année.

La science a ses limites et la mort est inexorable. Le médecin descendit l'escalier la tête basse et entra dans la bibliothèque du comte de Bouctouche.

Le malheureux père lui fit signe de prendre un fauteuil. Après un silence de quelques secondes :

— Docteur, j'ai un service à vous demander. Vous soignez n'est-ce pas la famille de la marquise de de Mâlepecque ?

— J'ai cet honneur.

Le comte se leva de son siège et alla fermer la porte de l'appartement qui était entrebaillée. Il reprit son siège et la parole :

— Le service que je vous demande est de tonir la famille Mâlepecque dans l'ignorance de la gravité de la maladie de mon fils. Il y va des mes plus chers intérêts. Me donnez-vous votre parole de gentilhomme que vous serez discret.

— Monsieur le comte, fiez-vous à ma discrétion. Je serai muet comme la tombe.

Le comte de Bouctouche ouvrit son secrétaire, prit une liasse de billets de banque et compta \$200 au médecin.

Celui-ci mit les banknotes dans son porte-feuille et sortit de l'appartement après avoir fait au comte un profond salut.

Le comte resta seul dans sa bibliothèque. Une sueur froide perlait sur son front. Une pâleur cadavérique avait envahi sa figure.

Il semblait foudroyé par les dernières déclarations du Docteur Coxie.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 13 MARS 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie
Boîte 2144 P. O. Montréal.

NUMEROS EPUISÉS.

Il ne nous reste plus une seule copie des Numéros 19, 20, 23 et 27 du *Vrai Canard*. Ainsi inutile de venir les demander au bureau.

Correspondance de Ladébauche.

Bytown 10 Mars, 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

En apprenant qu'un accident était arrivé à monsieur Delorme et à sa dame, vite, je me suis rendu à Bytown pour tâcher de leur être de service en quelque manière.

J'ai eu mille difficultés à entrer dans la maison parce que le docteur avait donné ordre que personne ne vint voir les malades.

Il m'a fallu attendre bien longtemps avant de les voir. Comme de juste, je ne me tenais pas éloigné de chez M. Delorme.

Tous les soirs à la breunante j'allais faire mon tour à la cuisine, et je m'informais de la santé des bourgeois. Hier seulement j'ai pu voir la dame de la maison.

Elle avait la figure graffignée dans trois ou quatre places. Comme elle avait une bosse près du front, je lui ai dit que ce qu'elle avait de mieux à faire pour la faire disparaître serait d'y mettre un gros-deux sous presse avec un mouchoir.

Comme je ne voulais pas fatiguer la pauvre dame, je ne lui ai pas fait de questions sur l'accident. J'ai préféré causer avec Monsieur Delorme qui paraissait beaucoup moins souffrant.

Le bourgeois m'a conté de fil en aiguille comment la chose était arrivée.

Je lui fis observer que l'accident serait pas arrivé s'il n'avait pas clairé le charretier canadien qui menait sa voiture pour mettre à la place un grand jack importé d'Angleterre qui n'avait jamais conduit un berlot de sa vie.

M. Delorme paraissait souffrir encore de deux ou trois poques qu'il avait reçues sur le côté de la tête, couvra avec moi assez longtemps.

Il m'a dit que sa dame s'envenimait à la mort à Bytown. Il n'y avait aucun amusement de son goût. Elle trouvait la société trop "rough," parce qu'elle avait reçu une très-bonne éducation dans les vieux pays.

Elle avait suppliée sa maman de la garder avec elle lorsqu'elle était en Angleterre, mais pas d'affaires.

Il lui a fallu partir malgré elle pour s'embêter au Canada une année de plus.

Pour ma part, me disait M. Delorme, ne va pas croire que je suis aux oiseaux dans ce pays-ci.

Loin de là, mon cher Ladébauche, plus je l'étudie, plus je m'assure que je me trouve au milieu d'un tas de nichons. Regarde donc un peu dans le Canada il y a une population de quatre millions. Pour gouverner les canadiens il faut huit rois, un roi central à Bytown et sept dans les provinces. Il y a autant de parlements, et soixante et cinq ministres de la Couronne, tandis qu'en Angleterre, on se contente d'un seul roi et d'un seul parlement dont les membres ne sont pas payés.

Pour gouverner l'Angleterre il suffit d'un cabinet qui compte moins de ministres que celui de Bytown. Les juges en chef, les juges ordinaires et les juges de paix sont aussi nombreux en Canada que les étoiles dans le ciel, En un mot je ne crois pas qu'il y ait un seul pays dans le monde qui soit plus gouverné que le Canada. Tous les gens qui s'y occupent des affaires publiques sont des enfés qui prennent toujours le beurre à poignée. Ils font croire au peuple que ce pays est le plus riche du monde, en mines, forêts, etc. En chambre vos députés font beaucoup plus de traui que de besogne. Ils ne songent qu'à faire de bons repas. Toutes les semaines on entend parler d'un d'un diner au champagne par-ci ou d'un souper par là.

— Ma foi ieu, répondis-je, je crois que vous avez raison, monsieur Delorme. Pendant que nos ministres fêtent, c'est le pauvre peuple qui paie les violons.

Qu'est-ce que vos membres ont fait depuis le commencement de la session ? Je vous le demande. On a cassé la loi de banqueroute, une chose qu'aurait dû être faite il y a dix ans. M. Girouard essaie de faire passer une loi qui permettra à un homme de marier toutes ses belles-sœurs, les unes après les autres. Il n'y aura qu'une classe d'homme qui sera contente de la nouvelle loi, ça sera celle de ces individus qui ont les sentiments à robrousse-poil, qui tiendraient à avoir pendant toute leur vie la même belle-mère, le même panaris ommeondirait Paris. Faut venir à Canada pour voir passer une loi comme celle-là. Dans tous les cas les canadiens français n'en feront pas un abus, car vous devez savoir que parmi les catholiques il faut écrire à Rome pour avoir la permission de se marier avec sa belle-sœur.

Maintenant, parlons un peu de notre ministre des finances, M. Tilley. En voilà un beau merle qui va faire précisément ce qu'ont fait ses prédécesseurs. Pour ma part, je ne trouve rien d'original chez un ministre de finance qui présente un budget à la chambre. Il fait précisément comme cet Irlandais qui avait entrepris d'allonger la souverte de son lit. Pat et la couverte en question ne s'accordaient pas ;